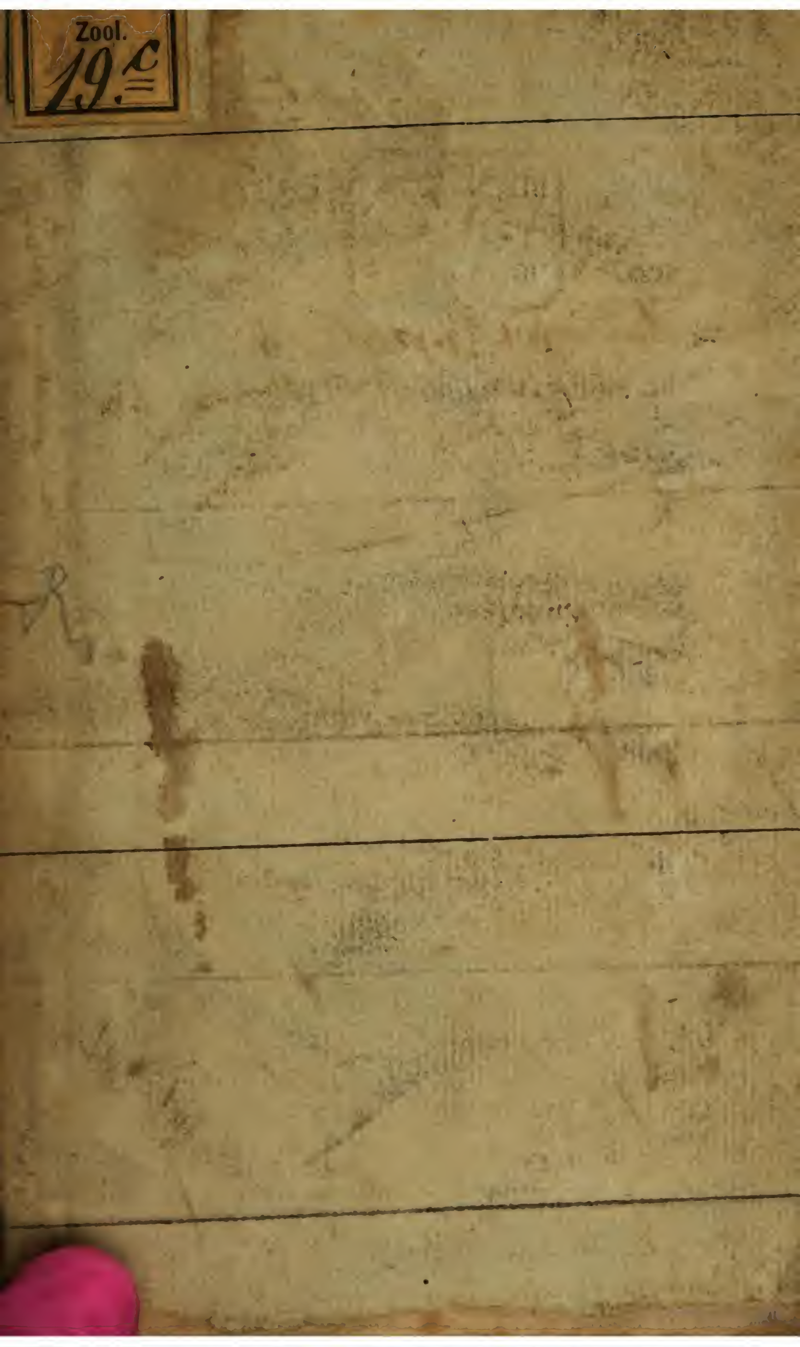

Zool.
19.c

ANALYSE
SUR L'AME
DES BÊTES.

LETTRES PHILOSOPHIQUES.

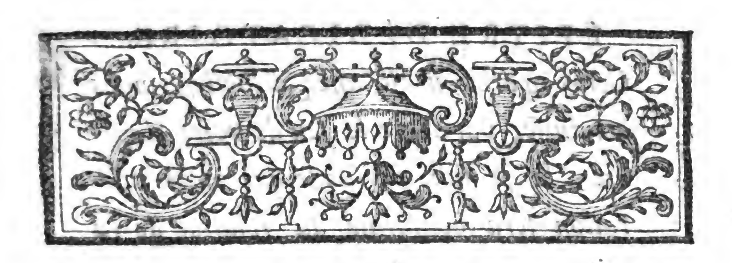
Olim truncus eram . . . .
Cùm faber, incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum.

Hor. Liv. I, Sat. VIII.



AMSTERDAM,

1781.



A MONSIEUR
LE BARON
DE VATRONVILLE,
Lieutenant des Maréchaux de France.

MONSIEUR,

Vous avez toutes les connoissances possibles; la Chymie surtout vous flatte infiniment.

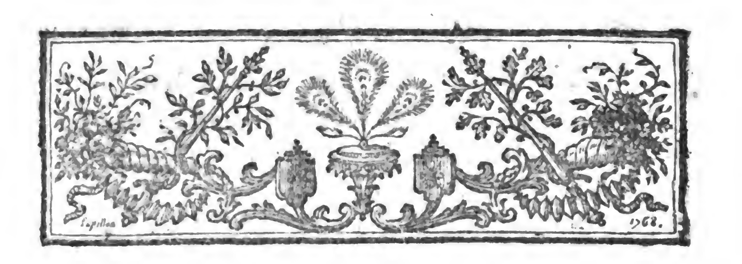
Je prends la liberté de vous dédier un Essai chymique; c'est une ANALYSE SUR L'AME DES BÊTES.

Cette opération est assez difficile; mais conduisez par dégré le feu de votre alambic, & je suis persuadé que votre opération sera conforme au résultat de la mienne.

Je suis très-respectueusement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
A. D. M.



ANALYSE SUR L'AME DES BÊTES.

LETTRES PHILOSOPHIQUES.

LETTRE PREMIÈRE.

JE deviens Philosophe, cher Marquis, c'est le parti que je prends pour me désennuyer à la campagne. Cependant je ne veux point être un Philosophe sauvage, j'aime la société, & si je ne suis avec mes amis, je veux m'entretenir avec eux par un commerce de lettres, & les informer du progrès que je ferai dans cette science.

C'eſt vous ſurtout, dont je fais choix pour être le dépoſitaire de mes réflexions. Je dois cette préférence à l'étendüe de vos lumières, & à la juſteſſe de vos penſées.

Mon coup d'eſſai ſera ſur le mécaniſme des actions des Bêtes.

Une chaſſe ſingulière où le haſard me fit trouver ces jours derniers, me détermine à traiter cette matière plutôt qu'une autre: je me promenois le long de ma forêt; j'entendis comme la voix d'un chien courant, je m'arrêtai: quelques minutes après, je vis ſortir un lièvre; un renard qui s'étoit caché à l'entrée de la forêt, ſe jetta deſſus, & l'étrangla. Bientôt après ſurvint un ſecond renard, c'étoit celui qui avoit fait l'office de chaſſeur.

Tous les deux ſe diſpoſoient à partager la proie, lorſque je parus, & que je donnai l'épouvante à ces deux braçoniers, qui laiſsèrent le mort en ma diſpoſition. Ce ne fut pas ſans regret, à ce que je m'imagine, mais il arrive dans la vie des contretems fâcheux, & c'en fut un qui dut leur déplaire. J'admirai l'adreſſe de ces deux ruſés chaſſeurs, & leur action me parut ſuppoſer un agent bien ſubtil, & fort ingénieux.

Je ſuis loin du tumulte, je me vois à la portée d'étudier la Nature, & quoique la matière ſoit épineuſe, je ſçaurai me renfermer dans de juſtes bornes, & ne point m'expoſer à la cenſure.

Pluſieurs Philoſophes ont écrit ſur ce ſujet, il n'eſt cependant pas épuiſé, & il peut encore fournir à la diſpute.

Le but de la Philoſophie eſt de conduire au vrai : tant que nous en ſommes éloignés, notre eſprit n'eſt point en repos, & il ne ceſſe de travailler qu'après l'avoir trouvé.

Tous les ſyſtêmes qui ont paru ſur l'ame des Bêtes, ou ſont évidemment faux, ou ne peuvent entièrement me convaincre : ainſi il n'eſt pas étonnant que je cherche à me ſatisfaire. Peut-être donnerai-je dans un travers qui ne ſera pas ſupportable.

Je n'ai pas aſſez de préſomption pour me croire infaillible ; je ſuis homme, & je puis me tromper.

En tout cas, je me repoſe ſur votre amitié ; vous me ſerez indulgent ; & ſi vous me liſez ſans ennui, ce ſera un effet de votre complaiſance.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

Si pour nous donner une idée du mécanisme des actions des Bêtes, nous jettons les yeux sur les Philosophes de la crédule antiquité, nous verrons que plusieurs ont admis pour principal ressort, une ame spirituelle dans les Bêtes, & totalement semblable à la nôtre.

Vous sentez, cher Marquis, les conséquences dangereuses d'un tel sentiment. Je me réserve à en faire connoître le faux dans la suite de cet ouvrage.

Les Péripatéticiens Philosophes obscurs & inintelligibles, se prévalent de leur forme substantielle, matérielle, & distinguée de la matière. Ils ne manquent pas de l'établir pour principe de connoissance dans les Bêtes, qui selon eux sentent, connoissent, & agissent avec connoissance & sentiment; mais je les prie de me dire quel est ce principe. Est-il un milieu entre esprit & matière? non. Nous ne connoissons que ces deux substances, & c'est une chimère, que d'en supposer une moyenne.

Ces Philoſophes auront beau s'eſcrimer, & m'alléguer leur forme ſubſtantielle, matérielle & diſtinguée de la matière, je me ſervirai de la réflexion du Poëte ſatyrique, & je leur répondrai,

Avec votre Ariſtote;
La raiſon n'y voit goute, & le bon ſens radote.

Deſcarte homme d'un génie ſupérieur, & d'une imagination féconde, a voulu vérifier l'idée que Saint Thomas avoit eu ſur l'ame des Bêtes. Ce Docteur les regardoit comme des machines, & attribue leur induſtrie, à leur divin Ouvrier qui en eſt le moteur, & qui les a règlées & diſpoſées de la ſorte. Il ne leur donne pas plus de diſcernement, qu'à une flèche, qui ſans connoiſſance de cauſe, va frapper au but, ſuivant l'intention de celui qui la décoche.

On peut dire que le ſyſtême des machines eſt très-ingénieux. Quoiqu'il ſoit poſſible que Dieu faſſe un automate ſemblable à un chien, ou à tout autre animal, qui par la diſpoſition, & par l'arrangement de ſes organes, ſoit ſuſceptible de toutes les actions merveilleuſes que nous lui voyons opérer, cependant nous

ne devons pas conclure qu'il l'a fait : notre conſéquence ſeroit téméraire, les actions des Bêtes ne prouvent pas qu'elles ſont des machines, elles ſuppoſeroient plutôt un principe de raiſon & de diſcernement.

Qu'un homme ſoit du côté d'une rivière, & que ſon chien ſoit ſur le bord oppoſé ; qu'à cinquante pas au-deſſus du cours de la rivière il y ait un pont, le chien ne traverſe pas l'eau, il va paſſer ſur le pont pour aller trouver ſon maître.

Dans ce fait qui eſt certain, & dont j'ai été témoin oculaire, ſi l'animal étoit une machine, l'action devroit être différente, & le chien devroit ſe jetter à l'eau. Je le prouve : une machine doit ſuivre la voie la plus courte, & doit obéir néceſſairement aux plus fortes impreſſions que lui occaſionne l'objet qui la meut.

Or, dans le cas ſuppoſé, le moteur eſt l'homme. Dans la ſituation préſente, les corpuſcules émanés du corps du maître doivent agir efficacement ſur les reſſorts, ſoit de la vüe, ſoit de l'odorat du chien, & doivent empêcher la machine de s'écarter. Les corpuſcules, qui ſe répandent au loin dans l'at-

mosphère, ne peuvent plus faire ici d'impression, plus ils s'éloignent, plus ils perdent de leur force, & les plus éloignés doivent être comptés pour rien.

L'effet de l'eau est aussi réputé nul. Le chien fait nager, & les ressorts de cette action devroient se bander, & livrer passage à la machine.

Il est donc vrai de dire que l'animal n'a point suivi les lois mécaniques; mais qu'il a été guidé par un principe qui lui a fait chercher un endroit commode & favorable.

Je propose maintenant un triangle rectangle équilatéral. Que l'on mette égale quantité de la même viande dans deux de ses angles, & que l'on place un chat dans le troisième.

Qu'est-ce qu'il doit arriver? La machine ne doit avancer ni reculer, & ses ressorts seront inutilement bandés: en effet, ira-t-elle à droite? ira-t-elle à gauche? non. L'impression qu'elle reçoit des deux angles est égale, & les corpuscules qui partent de deux centres différens, & qui viennent se réunir dans un centre commun, seront comme deux barres qui doivent lui interdire toute

action. Le chat tout au plus criera, se donnera mille contorsions, levera les jambes pour avancer, & il périra plutôt que de le faire. Dans cette circonstance ce pauvre animal me feroit rire, & pitié en même tems. Cependant je suis très-assuré qu'il n'en feroit pas la dupe. Vous êtes un bon Géomètre, faites en l'épreuve, & vous conviendrez après avec moi, que le systême de Descarte n'a rien de réel, & n'est qu'une rêverie ingénieuse. Au surplus, nous devons respecter ce Philosophe. Ses erreurs nous ont été utiles, & nous devons encore dans notre siècle, le regarder comme un homme d'un esprit rare.

L'auteur de l'Amusement Philosophique sur le Langage des Bêtes, a proposé un moyen très-simple d'expliquer facilement toutes leurs actions.

Il a voulu insinuer que les Diables étoient logés dans le corps des animaux, & qu'ils le faisoient agir & mouvoir.

Il fait valoir son systême, & prétend qu'il n'est point contraire à la Religion, en ce que l'Eglise n'a point décidé, que les Démons souffrissent actuellement dans les Enfers,

Je le veux ; mais cette queſtion qui paroiſſoit être décidée par elle-même, ne méritoit guère l'attention du Saint-Siège. Le péché des Anges rebelles étoit des plus énormes, & le châtiment n'en pouvoit être différé. L'Egliſe auroit ſans doute dans un Concile en forme condamné un ſentiment contraire, ſi elle avoit prévu qu'un ſeul homme eût oſé l'avancer.

L'Auteur appuie ſon ſyſtême ſur des paſſages de l'Ecriture Sainte. Ce n'eſt pas ſans les tronquer, & ſans en violenter le ſens. Un ſeul ſuffira. *Allez, maudits, au feu éternel, qui eſt préparé au Diable, & à ſes Anges.* Il ne continue pas, il fait ici une réticence pour tirer parti de ſon paſſage. Il prétend en conclure, que les Démons ne brûlent pas actuellement dans les Enfers, parce que Dieu, pourſuit-il, ne dit pas que le Diable & ſes Anges brûlent dès à préſent dans le feu ; mais il dit ſeulement, que le feu leur *eſt préparé*, & les attend au dernier jour qui ſera le commencement de leur tourment.

Quelle ſimplicité ! ſi l'on devoit entendre ce mot *eſt préparé*, dans ce ſens, il faudroit l'interpréter de même à la ſuite du paſſage,

où il eſt répété, lorſque Dieu s'adreſſera aux fidèles obſervateurs de ſa loi : *Venez les bien-aimés de mon Père, poſſédez le Royaume qui vous eſt préparé*..... & croire que tous les Fideles qui ſont morts, & qui moureront juſqu'à la fin des ſiècles, ne ſont pas encore dans le Paradis : ce qui eſt contraire aux ſentimens des Pères, & aux déciſions de l'Egliſe.

Jéſus-Chriſt, dit-il, ayant chaſſé un jour pluſieurs Démons, & ceux-ci lui ayant demandé permiſſion d'entrer dans un troupeau de pourceaux qui paſſoient près de la mer, Jéſus-Chriſt le leur permit, & ils y entrèrent : mais qu'arriva-t-il ? chaque pourceau ayant ſon Diable, il y eut bataille, & tout le troupeau ſe noya dans la mer.

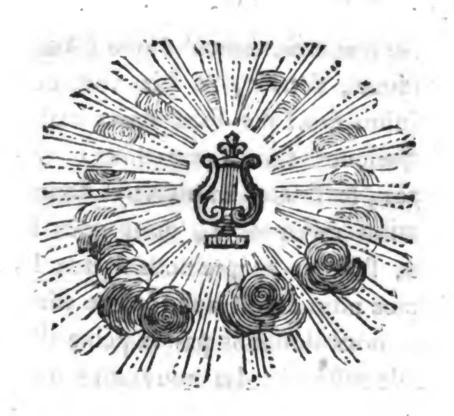
Je ne vois pas la raiſon qui porte ces Diables à ſe battre. Il y en avoit une légion dans le corps d'un homme ; ils y vivoient en paix : d'où vient donc qu'ils ſe battent, lorſqu'ils ſont entrés dans le corps des pourceaux ? Ce n'eſt point la place qui leur manque pour les loger, & celui qui y eſt ſuppoſé, n'eſt pas aſſez incivil & aſſez ſauvage, pour refuſer aſyle aux compagnons de ſa mauvaiſe fortune.

C'en eſt aſſez ſur l'Auteur de l'Amuſement

Philoſophique ; il s'eſt rétracté de bonne foi, & a confeſſé que ſon ouvrage étoit un jeu d'eſprit & un pur badinage.

Dans la première, je donnerai l'eſſor à mes idées.

Je ſuis, &c.



LETTRE III.

DONNER un ouvrage, & l'appuyer ſur une idée ſyſtématique, c'eſt, cher Marquis, élever un Palais ſur des fondemens mal aſſurés.

Le moindre tremblement fait écrouler l'édifice, & une ſeule difficulté que l'Auteur n'a pas prévue, détruit, & fait voir combien ſon opinion étoit peu ſolidement établie.

Si quelques faits ſympathiſent avec nos principes, & ſi nous en pouvons donner une explication raiſonnable, nous nous laiſſons ſéduire, l'amour-propre nous flatte, la vraiſemblance nous paroît auſſitôt une vérité, & nous ne nous donnons pas la peine d'examiner & de réfléchir. La nouveauté que nous aimons, & que nous cherchons avec empreſſement, ne contribue pas peu à nous aveugler, & à nous faire donner dans l'erreur.

Vous avez vu que le mieux raiſonné des ſyſtêmes que j'ai tâché de réfuter, ne fixe pas encore notre eſprit; quel ſeroit donc le

principe qui animeroit les Bêtes, & qui seroit le mobile de tant d'actions merveilleuses que nous leur voyons opérer? tel qu'il soit, il annonce un Ouvrier tout-puissant, & plein de sagesse.

Osons percer le nuage, & dans une matière si délicate, ne nous écartons point des devoirs que nous prescrit la Religion.

Pour expliquer le mécanisme des actions des Bêtes, je ne vois que deux choses qui peuvent en être le principal ressort; une matière subtile que Dieu rendroit sensitive & intelligente, ou bien une substance spirituelle dont la connoissance & *l'intelligence* se borneroient au seul bien, & au seul mal physique; c'est-à-dire, à tout ce qui peut être nuisible, ou avantageux à l'individu.

La première opinion a eu des partisans.

Je ne doute point du pouvoir de Dieu; mais ma raison éprouve une répugnance insurmontable, lorsque l'on veut lui persuader que la matière peut penser & sentir. Supposons néanmoins la possibilité; suis-je forcé de me rendre? non: en fait de systêmes, les sentimens sont libres, & je dois mon suffrage à l'opinion la plus simple & la plus probable.

Or celle qui admettroit dans les Bêtes une ſubſtance ſpirituelle avec les ſeules connoiſſances phyſiques, me paroît la plus ſimple, & eſt auſſi probable que l'opinion qui voudroit y ſuppoſer une ame matérielle & ſenſitive.

En effet, d'un côté il ne faut qu'un acte de la puiſſance de Dieu pour unir un Eſprit avec la matière, & faire que ces deux êtres ſi différens par leur eſſence puiſſent ſympathiſer, & ſe prêter un ſecours mutuel dans leurs opérations. Au contraire le ſentiment oppoſé exige néceſſairement deux actes.

Pour rendre la choſe plus palpable, croyons pour un moment que l'ame d'un ſinge eſt matérielle. Cette ame ſera ſenſitive, premier acte par lequel il aura fallu rendre la matière ſuſceptible de ſentimens, dont elle eſt incapable par elle-même. Cette ame penſera, toutes les actions des animaux nous portent à le croire, la faculté de penſer ne s'étendra pas par toute l'habitude du corps, comme la faculté de ſentir; ou bien il faudroit dire, que la queüe d'un ſinge penſe, ainſi que tout le reſte du corps, & que ſéparée du tout, elle conſerveroit encore la fa-

culté de penser : ce qui seroit ridicule & absurde. La pensée résidera donc dans une seule partie? second acte par lequel il aura fallu que Dieu veuille que telle partie de l'ame pense, sans que cette faculté soit commune à toute son étendue.

Vous voyez déjà, cher Marquis, que l'opinion d'une substance spirituelle est plus simple, est-elle aussi probable? Je le crois très-fort ; examinons le fait. Je m'en rapporte à votre jugement & à votre décision.

Faut-il un pouvoir plus grand pour créer une substance spirituelle dont la connoissance seroit bornée au physique, que pour rendre la matière sensitive & intelligente ? Entrevoyez vous plus de répugnance dans les termes d'un côté que de l'autre? Je suis persuadé que vous me direz que non. Ainsi l'une & l'autre est donc également probable.

La certitude que nous avons que Dieu peut créer des substances spirituelles plus ou moins parfaites, & même plus ou moins heureuses, favorise beaucoup la probabilité du sentiment pour lequel j'opine. *Qui potest majus, potest & minus.* Quelle distance ! quelle disproportion entre l'état de ces premiers

Êtres ſpirituels dont nous parle l'Ecriture, & le nôtre ! Je ſuppoſe, ſi vous voulez, celui du premier Homme dans le Paradis terreſtre. Les Anges avoient des connoiſſances très-étendues, jouiſſoient d'un bonheur parfait. Adam, à la vérité, avoit des connoiſſances ; mais elles étoient très bornées en comparaiſon, & ſon bonheur étoit bien inférieur.

Ainſi, puiſque Dieu peut créer des ſubſtances ſpirituelles avec des degrés de perfection, qui peut ne pas croire la poſſibilité d'un être ſpirituel avec les ſeules connoiſſances phyſiques?

Quelques-uns cependant ne ſeront pas de mon avis. Ces Théologiens reſpectables m'objecteront, qu'il eſt d'une ſubſtance ſpirituelle d'être intelligente, & de connoître tout ce qui eſt intelligible.

Or le bien moral eſt intelligible, donc il ne peut y avoir de ſubſtances ſpirituelles douées ſeulement des connoiſſances phyſiques.

On pourſuivra, & l'on dira: Il eſt de l'eſſence de cette même ſubſtance de connoître tout ce qui eſt aimable: or quoi de plus aimable, que celui duquel nous tenons l'exiſtence?

Je

Je réponds en peu de mots à mes adversaires, que la majeure des deux propoſitions eſt fauſſe. Je dirai en bonne logique, une ſubſtance ſpirituelle penſe néceſſairement : mais il n'eſt pas de l'eſſence de cette penſée, de s'étendre ſur tout ce qui eſt intelligible, & ſur tout ce qui eſt aimable. Le créateur eſt le maître ſur ce point, & il peut borner à ſa volonté l'étendue de cette penſée. Enfin pourquoi ne voudroit on pas qu'il y eût de différence entre les Êtres ſpirituels ? Dieu en nous créant, n'a-t-il pas créé une ſubſtance ſpirituelle différente de la ſienne? Peut-on lui refuſer le pouvoir d'en créer une différente de la nôtre ? J'oſe l'avancer, quiconque refuſeroit à Dieu un tel pouvoir, feroit injuſtice à ſa toute-puiſſance.

Tel eſt mon ſentiment ſur le mécaniſme des actions des Bêtes, elles ont une ame ſpirituelle *& intelligente ;* leur connoiſſance ſe borne au ſeul bien, & au ſeul mal phyſique ; c'eſt-à-dire, à tout ce qui eſt nuiſible, ou avantageux à leur individu ; & leur *intelligence* les détermine néceſſairement à prendre les moyens pour ſe procurer l'un, & éviter l'autre.

Ce ſentiment eſt hardi, direz-vous, cher Marquis, je crains que la Sorbonne n'en informe, & que vous ne ſoyez anathématiſé.

Ne craignez rien, je ſuis Orthodoxe, enfant de l'Egliſe j'attends ſes déciſions avec ſoumiſſion. Je dis que les Bêtes ont une ame ſpirituelle & intelligente; mais je prouve que ce ſentiment ne bleſſe en rien la Religion, non plus que la juſtice de Dieu, & qu'il ne contrarie point l'Ecriture Sainte, ni les Saints Pères.

Je ne ſuppoſe pas en vain que les bêtes ont une ame ſpirituelle: elles penſent, *elles réfléchiſſent*, elles ont des paſſions, & on doit leur accorder l'uſage des ſens. Tous ces attributs ſont du reſſort d'une ſubſtance ſpirituelle, & réſultent en partie de ſon union avec la matière.

Ainſi je ne conclus point du pouvoir à l'acte, mais l'effet ſeul me conduit à la connoiſſance de la cauſe.

J'examinerai dans la ſuivante, ſi les dogmes de l'Egliſe peuvent nuire à mon opinion, & ſi l'Ecriture Sainte peut me condamner. Adieu.

Je ſuis, &c,

LETTRE IV.

L'EGLISE n'a rien décidé ſur l'ame des Bêtes, & ne s'oppoſe point, cher Marquis, que l'on adopte un ſentiment qui n'attaque en rien la Religion.

L'Ecriture Sainte ne peut nullement me préjudicier. Elle ne fait point mention de la nature de l'ame des Bêtes. Ne vous y trompez pas, les paſſages que nous fournit la Bible Sacrée ne prouve rien contre moi.

Deut. chap. 12. *Hoc ſolùm cave ne ſanguinem comedas, ſanguis enim eorum pro animâ eſt.*

Ici ce mot *anima*, dans le naturel & véritable ſens, ſignifie la vie qui conſiſte dans le ſang. C'eſt un proverbe commun dont on ſe ſert tous les jours, le ſang eſt l'ame, pour dire eſt la vie de l'homme. En effet, tant qu'il circule librement, la machine fait bien ſes fonctions; s'il eſt empêché, & s'il manque, la machine périclite, ne fait plus jouer ſes reſſorts, & bientôt l'homme n'eſt plus.

Dans l'Écriture, ce mot *anima*, ſignifie toujours la vie, lorſqu'il s'agit des Bêtes.

Lévit. ch. 14. *Anima omnis carnis in ſanguine eſt, unde dixi filiis Iſrael, ſanguinem univerſæ carnis non comedetis, quia anima carnis in ſanguine eſt.*

L'Écriture parle-t-elle ici de cet eſprit de connoiſſance qu'ont les animaux? non: elle déſigne ſeulement ce principe qui donne le branle aux organes, & qui fournit le ſuc nourricier. Le ſang n'a-t-il pas ces avantages? c'eſt donc lui qui eſt indiqué comme la vie des animaux.

Pſeaume 31. *Sicut equus & mulus quibus non eſt intellectus.*

Ce paſſage loin de combattre, favoriſe mon opinion. Il s'agit des hommes qui ſe laiſſent abrutir par leurs paſſions, & qui ne ſuivent que les ſens. Ce mot *intellectus* ne doit ici s'interpréter qu'en faveur de la connoiſſance morale, & non point en faveur de la connoiſſance phyſique.

Je ne vous rapporterai point d'autres paſſages, tous ceux qui ſe trouveront, ſans faire violence au ſens naturel, pourront s'interpréter en ma faveur.

Saint Thomas qui paroît être décidé pour le ſyſtême des machines, & Saint Auguſtin qui admet pour ame des Bêtes la matière ſubtile & aërienne, ni l'un ni l'autre de ces Docteurs ne peut me condamner. Ce n'eſt point un fait de Religion, & ils ont pu ſe tromper.

D'ailleurs Firmien Lactance dont les écrits ſont parmi ceux des Saints Pères, a dit formellement, que Dieu avoit accordé aux Bêtes l'uſage de la raiſon; mais il n'eſt pas entré dans le détail.

Ainſi d'un côté, ni l'Écriture ni les dogmes de l'Égliſe ne peuvent nuire à l'opinion que je propoſe. Nous verrons dans la ſuite, ſi la juſtice de Dieu & la Religion auront lieu d'en ſouffrir. Portez-vous bien.

Je ſuis, &c.



LETTRE V.

POUR donner plus d'ordre & de clarté à cet ouvrage, je ſuppoſe, cher Marquis, avoir prouvé que mon opinion ne bleſſe point la Religion, non plus que la juſtice de Dieu, & je dis:

L'ame des Bêtes en général eſt intrinſéquement auſſi parfaite dans les unes que dans les autres.

Suivant la diſpoſition, le développement, & la délicateſſe des organes, telle faculté ſe manifeſtera plus ou moins ſenſiblement.

L'ame dans ſes opérations dépend en partie du mécaniſme de la machine, & celle-ci dans ſes actions, de l'intellect de l'animal qui la dirige ſuivant le bien ou le mal phyſique. Enfin, de la perfection de la machine, réſultera en quelque ſorte la perfection de l'ame des Bêtes. Faiſons préſentement l'analyſe de leur ame: nous n'avons beſoin de fourneau ni d'alembic.

Principes. L'intellect, le jugement.

Mixtes. L'amour, la jalouſie, le courage,

la joie, la crainte, le chagrin, la haine, la colère & le reſſentiment.

Composés. La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût & le toucher.

Les mixtes pourroient encore ſouffrir une décompoſition ; mais regardons-les avec les composés comme des facultés ſimples.

Plaçons maintenant cette ame. Son lieu le plus convenable eſt le cerveau. Elle ſera aſſiégée de toutes parts de nerfs, & d'eſprits animaux. Il y a une ſi grande liaiſon, & une ſi grande ſympathie, que l'extrémité d'un nerf ne peut être bleſſée, ſans que celle qui y répond ne ſoit offenſée. Ainſi l'ame ſera à la portée de veiller à la conſervation de la machine, de commander aux eſprits animaux pour la diriger ſuivant les circonſtances.

Ne me demandez pas, comment un être ſpirituel peut dépendre dans ſes opérations d'un corps matériel ; quel rapport, quelle ſympathie il peut y avoir entre deux êtres diamétralement oppoſés.

Pour vous le dire, il faudroit connoître l'un & l'autre. Nous n'avons que des idées bien confuſes, & quelques légères notions de la matière : quant à l'être ſpirituel, il faut

avouer ingénuement notre ignorance, & plutôt nous taire, que de tenir des propos vagues & insensés. Je sçais que ce qui pense, ne peut être matière: qu'est-ce donc? un esprit? à la bonne heure. Qu'est-ce que cet esprit? Je ne puis le définir. Telle est la réponse que je donne.

Je ferai mes efforts pour mieux vous satisfaire sur la probabilité de mon opinion, & vous conviendrez de la vérité du fait, si je prouve que l'analyse que je viens de faire de l'ame des Bêtes, est juste dans toutes ses parties.

Avant que d'en venir à la preuve, & à un examen particulier, je crois que pour un plus grand éclaircissement, il convient de vous donner une idée de l'anatomie, & de la circulation du sang. Ce sera pour la prochaine poste.

Je suis, &c.



LETTRE VI.

JE n'ai point deſſein, cher Marquis, de faire une anatomie complette; je vais vous préſenter la choſe le plus ſuccinctement, & le plus clairement qu'il me ſera poſſible.

Le corps animal eſt un compoſé de muſcles, d'artères, de veines, nerfs, & parties oſſeuſes .... Tous ces organes jouent dans la machine, & ſont deſtinés à des fonctions particulières.

Ouvrez le crâne: vous y trouverez une ſubſtance molle, dont une partie eſt blanchâtre, & l'autre cendrée. C'eſt un tiſſu & un laſſis admirable d'un nombre indéfini de petits filets, c'eſt le ſéjour des eſprits animaux, & les eſpèces de cribles où ils ſe filtrent, & ſe perfectionnent.

Cette partie s'appelle le cerveau; c'eſt là où prennent naiſſance les nerfs qui jouent un ſi grand rôle dans la machine. Ils ſont humectés des eſprits animaux, & en même tems les organes de toutes les ſenſations que nous éprouvons. Ils ſe diſtribuent dans toutes

les parties du corps, & l'on peut dire que tout eſt nerf, puiſqu'il n'eſt preſque nulle partie, qui ne ſoit ſuſceptible de ſentimens.

Dans la poitrine, on voit un organe de figure pyramidale d'une ſubſtance muſculeuſe, dont les fibres charnues & élaſtiques ſont en partie droites, le plus grand nombre obliques, de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite.

Cet organe eſt le cœur : il a ſes vaiſſeaux particuliers, artères, veines & nerfs ; de plus deux cavités, le ventricule droit, le ventricule gauche, & dans leur milieu, une membrane qui les ſépare.

La partie inférieure ſe termine en pointe ; elle eſt ronde, étroite, relevée par devant, applatie par derrière.

La partie ſupéireure eſt large : on y voit quatre gros vaiſſeaux, deux artères & deux veines.

Les deux premiers ont les fibres plus fortes & plus ſerrées, d'où vient leur mouvement de ſiſtole & de diaſtole.

Les deux derniers ont les fibres plus lâches & plus molles, & n'ont aucun mouvement ſenſible.

Tous les quatre à leur extrémité ont des valvules qui s'ouvrent ; ſavoir, celles des artères de dedans en dehors, & celles des veines de dehors en dedans.

Il ſe trouve dans le canal des veines & de diſtance en diſtance des valvules qui ſont des ſoupapes, & qui favoriſent quelque peu le mouvement progreſſif de la liqueur.

Les artères qui ſemblent ſortir du cœur, pour ſe diſtribuer dans toutes les parties de la machine, ſe partagent en différentes branches, ſe diviſent & ſe perdent en un nombre infini de rameaux, dont les extrémités, par leur délicateſſe, échappent à notre vue; qui ſe reploient en différens ſens & ſe continuent ; qui ſe raſſemblant ſe groſſiſſent, & forment ces vaiſſeaux que nous appellons *veines*, qui ſe terminent au cœur par deux expanſions que l'on nomme *oreillettes*, & qui ſont deſtinés à rapporter le ſang dans les ventricules de ce muſcle.

Cette deſcription faite, expliquons le phénomène de la circulation.

Le ſang qui entre dans le cœur, par ſon poids, par ſon volume, peſe ſur ce muſcle, en fait écarter les parois : ceux-ci diſtendus

au-delà de leur ton naturel, aidés des vaiſſeaux ſanguins, artériels, & des eſprits animaux, font effort pour revenir dans leur premier état; comme leur réſiſtance eſt grande, leurs reſſorts efficaces, & ſupérieurs en force à celle du fluide; ils chaſſent le ſang du cœur, le font entrer dans les artères, d'où il ſe répand dans toutes les parties du corps, va pourvoir à leurs beſoins, ſe dépouille dans des organes appropriés des humeurs qui lui étoient en quelque façon ſuperflues & étrangères, & ſe perfectionne lui-même par les différens couloirs où il paſſe, revient au cœur par les veines : ſçavoir, le ſang de l'aorte par la veine cave, celui de l'artère pulmonaire par la veine du même nom. Si ce mouvement ſe continue, la machine ſubſiſte; s'il ceſſe, la machine périt, & n'eſt plus.

Dieu veuille que la vôtre en jouiſſe encore cent ans, & puiſsè-je vous écrire dans ce tems ſur une autre matière.

Adieu. La vüe ſera le ſujet de ma première lettre.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

VOUS ne pouvez, cher Marquis, refuſer aux Bêtes l'uſage de la vue. La diſpoſition, l'harmonie des parties de cet organe en aſſurent l'éxiſtence. Entrons dans la compoſition de l'œil, & nous jugerons par nous-mêmes, qu'il doit tranſmettre au cerveau l'impreſſion des objets qui le frapperont à l'extérieur.

L'œil dégagé de ſes muſcles, eſt de figure ronde. Au contraire, s'il eſt enveloppé, ſa figure eſt oblongue & pyramidale. Sa baſe ſera en dehors, & ſa pointe en dedans.

Il a ſes parties externes, & ſes parties internes. Pour ne pas abuſer de votre complaiſance, je laiſſe les parties externes, & je diſſèque les internes.

La cavité de l'orbite eſt remplie de graiſſe qui ſert d'enveloppe au corps de l'œil, qu'elle humecte, & dont elle favoriſe les différens mouvemens, qui ſe font par différens muſcles, quatre droits, & deux obliques.

Pour nerf, il a l'optique qui forme la retine, le moteur, le patétique....

Les artères sont au nombre de trois, & de même les veines.

Six membranes, desquelles quatre communes, la conjonctive, la cornée, l'uvée & la rétine.

Deux propres, la vitrée, & la rachnoïde. Dans ces tuniques, sont renfermées trois humeurs, l'aqueuse, la vitrée, la cristalline.

Que de parties différentes! que de ressorts délicats concourent ensemble à la composition, & à l'action de l'œil! Pouvons-nous douter que de leur combinaison il n'en résulte la vüe, & que l'Ouvrier se soit proposé une autre fin?

Le mécanisme en est surprenant, le jeu en est divin: essayons de fournir une explication satisfaisante.

Les muscles renferment les humeurs; l'usage de celles-ci, est de rompre les rayons, plus ou moins, suivant leur consistance: par cette refraction les rayons des objets se terminent au point que l'optique demande pour les présenter, & la rétine ébranlée en fait passer l'impression jusques dans le cerveau.

Le mécanisme de la vue paroît se passer ainsi. Si vous avez quelque chose de mieux,

vous m'en ferez part. En attendant, je vous dirai qu'un chien diſtingue de fort loin ſon maître, qu'il lit ſur le viſage de celui-ci l'arrêt de ſon ſort; qu'il ſera triſte ou gai, ſuivant que l'homme lui paroîtra colère, ou riant.

Peut-on refuſer au chat l'uſage de la vüe? En plein minuit, cet animal guète la ſouris: il la voit ſortir de ſon trou, & attend qu'elle ſe ſoit aſſez écartée pour courir deſſus, & la ſaiſir.

Le Milan porté dans la moyenne région, apperçoit ſur la terre une poule, ou une perdrix: il plane au-deſſus comme pour endormir ſa proie, & on le voit tomber tout-à-coup, & ſe précipiter ſur elle.

Les animaux enfin ſe connoiſſent les uns & les autres, & ne ſe trompent jamais dans leur eſpèce. Adieu, je ne crois pas auſſi me tromper, en leur accordant l'uſage de la vüe. Je ſuis, &c.



LETTRE VIII.

LA ſtructure de l'oreille n'eſt pas moins admirable, cher Marquis, que celle de l'œil, & le mécaniſme de l'ouïe eſt auſſi frappant que celui de la vüe. Je paſſerai légèrement ſur l'anatomie de cette partie; je dirai que l'oreille ſe diviſe en externe, & en interne. L'externe ici nous eſt fort peu utile, & nous feroit conjecturer ſeulement, que le lobe de l'oreille du chien, & les anfractuoſités qui y paroiſſent, ſont utiles pour briſer la trop forte impulſion de l'air.

L'oreille interne nous préſente pluſieurs conduits, trois membranes, trois oſſelets, une corde, deux muſcles & des nerfs.

Au fond de l'oreille externe, ſe trouve le premier conduit: il eſt tortueux, oblique, étroit, & terminé par une membrane très-mince, sèche, tranſparente & tendue.

Derrière cette membrane, eſt une cavité qui contient trois petits os acticulés enſemble, & qui reçoivent leur jeu d'un muſcle ſitué dans le même lieu. Plus loin, s'offrent deux

deux espèces de fenêtres, ensuite une cavité que les tours & détours de plusieurs conduits qui y sont ont fait nommer le labyrinthe.

Dans le dernier de ses conduits, se trouve la partie molle du nerf auditif, qui y est placé sans doute pour y faire son office, comme le nerf optique fait le sien dans l'œil. Cela posé, venons à l'explication du phénomène de l'ouï.

Qu'est-ce que l'ouï? C'est une modification faite sur le nerf auditif, à l'occasion de l'air agité, & qui avertit l'ame de ce qui se passe au dehors.

D'un autre côté, qu'est-ce que le son? c'est une agitation de l'air. Or la description de l'oreille nous fait voir, comment cette agitation peut se transmettre au cerveau, & faire éprouver à l'ame telle sensation.

En effet, l'air extérieur agité entre dans le premier conduit, & frappe la membrane dont il est terminé. Cette membrane agitée, ébranle la petite corde qui est derrière, & les trois petits os qui y sont attachés, & par-là communique à l'air intérieur l'impression de l'air extérieur.

Le mouvement de l'air intérieur ſe continue, ſe fortifie paſſant d'un endroit plus large dans un plus petit, & arrive dans cette cavité où eſt le nerf auditif ſur lequel il agit: il le modifie, & la ſenſation s'en fait ſentir à l'ame, qui veille à tout ce qui ſe paſſe, ſoit au dehors, ſoit au dedans de la machine.

Ce mécaniſme me paroît très-naturel: l'expérience peut nous convaincre de l'exiſtence de l'ouïe dans les animaux. Que votre chien ſoit aſſoupi; ſi vous l'appellez, il ſe réveillera au ſon de votre voix, il dreſſera les oreilles, & ſon attention à vos geſtes & à vos paroles, vous témoignera qu'il eſt diſpoſé à exécuter vos ordres.

Mais pourquoi vouloir vous perſuader un fait dont vous avez tous les jours des exemples. Vous êtes Chaſſeur, & vous ſavez combien le lièvre & la perdrix ont l'oreille fine, & ſurtout en hiver.

Puiſque j'ai entrepris de décrire le mécaniſme des actions des Bêtes, je crois devoir expliquer la raiſon qui rend la perdrix plus leſte & plus prompte au départ, dans un tems froid, que dans un tems de chaleur.

Nous éprouvons par nous-mêmes qu'en

hiver nous sommes plus agiles, & moins lourds qu'en été. D'où vient ce phénomène? Est-ce que l'atmosphère de l'air qui nous environne est moins pesant, & plus épuré!

C'est tout le contraire, cher Marquis; dans cette saison l'air est plus pesant, & plus chargé de parties étrangères, cela pourra paroître un paradoxe à quelques personnes : la chose n'en est pas moins vraie.

Dans l'hiver, l'air est beaucoup plus condensé, & dans un espace donné, il en contiendroit peut-être cent fois plus que dans l'été. Il est aussi plus chargé de parties aqueuses, vaporeuses, & glaciales : ainsi vous jugerez certainement qu'il doit être plus pesant.

Pour vous dire la raison qui nous rend plus lourds en été, il faut que vous sçachiez que le mouvement de la machine se fait par le jeu des muscles, & le concours des esprits animaux : plus les muscles sont tendus, moins il faut d'esprits animaux pour les gonfler & les faire agir. C'est tout le contraire s'ils sont lâches.

Or dans la chaleur, les muscles sont beaucoup moins tendus, il faudra donc plus d'es-

prits animaux pour les faire jouer ; ce qui ſuppoſe un peu plus d'un inſtant momentané pour fournir la quantité requiſe. Ajoutez que les pores ſont plus ouverts, que la diſſipation eſt plus conſidérable, & que par conſéquent les eſprits animaux ne ſont pas en ſi grande abondance. De-là vous ne ſerez jamais ſi bon piéton en été qu'en hyver.

Dans un tems froid, les vaiſſeaux ſont plus ſerrés & plus tendus ; le mouvement, ſoit des eſprits animaux, ſoit des eſprits vitaux, devient plus rapide, & par-là les organes ſont plus propres à recevoir les impreſſions ; la moindre agitation de l'air devient ſenſible, & le Chaſſeur, fût-il à cent cinquante pas, ſa marche fait effet ſur l'ouïe du lièvre & de la perdrix, qui prennent auſſitôt l'épouvante, & leur fuite eſt bientôt favoriſée par le peu d'eſprits animaux qu'il faut pour gonfler les muſcles.

Je ſuis, &c.



LETTRE IX.

Je ne vous ferai point, cher Marquis, l'anatomie des trois ſenſations qui me reſtent à expoſer. Vous m'éviterez cette peine, & moi je vous épargnerai l'ennui de la deſcription, & des noms de tant de parties différentes.

Pour concevoir le mécaniſme de l'odorat, du goût, & du toucher, il ſuffit de ſavoir que les nerfs ſont les organes des ſenſations, & qu'ils font éprouver à l'ame celles dont ils ſont affectés.

L'odorat eſt bien marqué dans les animaux; l'odeur de la poudre agit puiſſamment ſur celui du geai & du corbeau; avertit l'un & l'autre de l'approche de l'ennemi, & les fait fuir.

Votre Diane peut auſſi vous convaincre du fait. Sa ſubtilité à éventer le gibier, ſa dextérité à vous retrouver lorſqu'elle vous a perdu de vue, vous aſſure de la fineſſe & de la délicateſſe de ſon odorat: ſi vous lui donnez quelques mets amers & diſgracieux au goût, ſa précipitation à le rejetter, & ſon dédain, vous ſatisferont ſur la ſenſibilité, &

ſur la réalité de ſon goût. Quant au toucher, repréſentons-nous le matou de Mademoiſelle de .... lorſqu'elle le baiſe, qu'elle lui paſſe légèrement la main ſur le dos, cet animal fait la roue, entreferme les yeux, & lève la queue, tant il eſt ſenſible au plaiſir qu'il reſſent.

Je crois, cher Marquis, avoir ſuffiſamment prouvé l'exiſtence des cinq ſens que j'ai accordés aux Bêtes dans mon analyſe, & en avoir aſſez fait ſentir le mécaniſme. J'ai cependant encore quelque choſe de nouveau; & quoique je ſois Chimiſte, je ne ſuis point myſtérieux, & je vous ferai volontiers la confidence d'un ſixième ſens que j'ai découvert.

C'eſt cette ſenſation exquiſe dont les nœuds ſacrés de l'hymen nous permettent de jouir ſeulement. J'en fais un ſixième ſens, & je l'établis avec raiſon. S'il ne devoit être regardé pour tel, il faudroit dire que le goût, l'odorat & le toucher ne ſont qu'un même ſens. La ſaine Médecine ne ſera jamais de cet avis, les effets de ces trois ſenſations ſont très-différens, cependant ce ſont les papilles nerveuſes qui les occaſionnent. D'où dépend

donc cette différence? Le voici: une papille diſpoſée, développée de telle façon, eſt propre à donner telle ſenſation dans telle occaſion, & produira toujours le même effet, ſi la cauſe eſt toujours la même. Un exemple nous éclaircira, une roſe que je flère, me flatte agréablement l'odorat, & ſon odeur n'agit point ſur cette ſenſation que l'on nomme le goût.

De même, un bon vin de Champagne mouſſeux, me flatte agréablement le palais, lorſque j'en bois, & ne fait pas la même impreſſion ſur l'odorat. D'où vient cela? c'eſt que les papilles de l'odorat ſont différemment diſpoſées, différemment développées que celles du goût. Toutes les fois que je boirai du Champagne mouſſeux, j'aurai toujours le même plaiſir; & toujours la même ſenſation lorſque je flérerai une roſe.

Ainſi, il eſt donc vrai de dire, que la différence de ces deux ſenſations conſiſte dans la diſpoſition, & le différent développement de leurs papilles nerveuſes.

Or le toucher qui ſeroit le ſens qui pourroit le mieux quadrer avec le ſixième que j'admets, ne m'offre rien de ſemblable dans

ſa ſenſation : il faut donc que les papilles de l'organe qui ſert à la propagation, ſoient différemment diſpoſées & développées ; il faut donc l'admettre pour un ſixième ſens : il produira toujours un effet de raviſſement & d'extaſe dans la même occaſion, & jamais nulle autre partie que vous toucherez, n'en pourra faire autant. L'Auteur de la Nature ne paroît y avoir attaché tant de plaiſir, que pour procurer par ce moyen la multiplication de l'eſpèce. Auſſi voyons-nous que les Bêtes en ſont très-ſuſceptibles ; qu'elles cherchent avec empreſſement l'occaſion de ce bien-être, & qu'elles ſe diſtinguent dans les ébats amoureux. Un bon coq a ſept femmes, & un petit moineau eſt infatigable.

Adieu, je parlerai la prochaine fois des mixtes de mon analyſe.

Je ſuis, &c.



LETTRE X.

L'AMOUR, la jalousie, le courage, la haine, le ressentiment, la joie & la crainte, sont des passions, cher Marquis, qui parlent toutes dans les animaux. L'Auteur de la Nature dont le dessein étoit de conserver son ouvrage, & de le perpétuer, a dû les y assujettir.

L'amour est nécessaire pour engager les Bêtes à se multiplier; la jalousie n'est pas à la vérité générale, elle est particulière aux familles dans lesquelles un seul mâle suffit pour donner une nombreuse génération. Alors elle est utile, & elle empêche que le commerce fréquent de plusieurs maris n'altere, & ne dérange la fécondation.

Le courage tend à conserver la machine, la crainte doit éclater à la vue d'un péril qui pourroit conduire l'animal à sa perte; la haine & le ressentiment coulent comme de source du bien être, & de la fin qui doit tendre à la conservation de la machine : elles feront éviter un corps qui aura molesté l'animal dans

quelques occasions. Enfin la joie & le chagrin se manifesteront, suivant que l'individu sera bien ou mal affecté.

Nous pouvons facilement nous convaincre de l'existence de ces passions dans les Bêtes. Jettons les yeux sur cette multitude innombrable d'animaux, soit terrestres, aëriens, ou aquatiques. Observons ce qui se passe dans le cours de la Nature. Parmi ces animaux de différent élément, & de différente espèce, les uns servent de nourriture aux autres, & sont pour eux un met friant. La raison du bien être a fait trouver à chaque espèce des moyens pour se construire des demeures & des retraites assurées, lui a fourni des subtilités pour éviter le piége que lui tend son ennemi. L'Auteur de la Nature a pourvu à tous leurs besoins; ceux-ci lestes & agiles à la course, cherchent leur salut dans la fuite; ceux là fendent les airs, & se mettent à couvert d'un adversaire redoutable; d'autres ont des armes offensives & défensives, sont dangereux, & peuvent attendre l'ennemi de pied ferme. Tous en général ont des armes pour se défendre, mais tous sont de force inégale.

Le plus fort battroit le plus foible, la crainte fait fuir le dernier. Si le combat eſt à armes égales, comme de coq à coq, les deux aſſaillans ſont bons l'un pour l'autre: alors le courage eſt de la partie, la colère leur ſert d'aiguillon. Le coq vainqueur témoigne ſa joie, bat de l'aile, & chante ſa victoire: le vaincu au contraire eſt triſte & chagrin; il fuit tête baiſſée, & va cacher ſa honte.

La haine & le reſſentiment n'auront pas moins leur place: je mets en jeu votre petit Moret qui eſt très-civil & très-courtois; je veux que la ſcène ſe paſſe entre le Chevalier.... & lui. Que le Chevalier, lorſqu'il viendra chez vous, frappe Moret: votre chien cherchera du ſecours auprès de vous, ou bien ſe cachera ſous un fauteuil. Que le Chevalier revienne le lendemain, Moret fuira; il fera plus, il commencera à aboyer. Si le Chevalier continue à l'inſulter, votre chien épiera l'occaſion, & la prochaine fois fera brèche aux mollets du Chevalier. Le fait arrivera à la lettre, j'en ai l'expérience.

La haine des oiſeaux pour le hibou eſt bien marquée. Si cet animal paroît le jour,

tous les oiſeaux ſe donnent le ſignal ; ils accourent de toute part, ils l'environnent, ils lui diſent mille invectives, ils jurent après lui dans leur langage, & ne lâchent point priſe, qu'ils ne l'aient forcé de s'enfuir, & de s'aller cacher.

Vous n'ignorez pas l'antipathie mortelle qui règne entre l'éléphant & le rinocéros. Lorſque ces deux animaux ſe rencontrent, ils ſe livrent combat, & il faut que l'un des deux y périſſe.

Il me reſte l'amour & la jalouſie. L'engeance ailée peut nous convaincre de l'exiſtence de cês deux paſſions dans les animaux. Lorſque les chaleurs du printems réchauffent & font reverdir la Nature, toute cette famille éprouve les effets de l'amour : chacun s'empreſſe à ſe procurer une compagne. Cela ne ſe paſſe pas toutefois ſans ſoupirs, ſans peine & ſans combat. J'ai vu dix moineaux à gorge noire ſe diſputer la conquête d'une femme. Cette belle étoit coquette, & ſembloit promettre ſon cœur à tous ſes ſoupirans. Cependant il falloit fondre la cloche, l'honneur conjugal ne permet qu'un mari, & tous les dix aſpiroient à ce bonheur.

Un d'entre eux plus impatient que les autres, commença à battre la générale, & à défier tous ſes rivaux au combat. L'amour n'eſt point lâche, ſurtout en préſence d'une maîtreſſe : il n'eut pas plutôt parlé, qu'un amoureux ſe préſenta, & lui prêta collet : mais ce fut pour ſon malheur ; car il fut becqueté, & plumé de la bonne façon. Un ſecond ne fut pas plus heureux ; trois de ſuite éprouvèrent encore le même ſort. Le ſixième y perdit un œil, la moitié d'une aile. Enfin le vainqueur paroiſſoit ſi déterminé, & ſi furieux, que les quatre autres eurent peur, & prirent honteuſement la fuite.

Pour-lors le moineau, fier de ſa victoire, s'approche de ſa maîtreſſe, lui exprime l'ardeur de ſa flamme, lui dit dans ſon petit jargon qu'il ſeroit heureux s'il pouvoit mériter ſon cœur, & qu'il s'expoſeroit encore à mille dangers, s'il en étoit néceſſaire pour l'obtenir.

La belle ſatisfaite d'un amant ſi courageux, lui répondit que le péril qu'il venoit de courir lui ſuffiſoit, & qu'elle l'acceptoit pour époux. Du moins je crois que ce dut être ſa réponſe, & j'ai lieu de le conjecturer, car

ils se becquetèrent, se cajolèrent, & consommèrent le mariage.

J'eus le loisir de voir le fruit de cet himen; le couple nicha dans des pots qui m'appartenoient, & je m'apperçus dans la suite, que le mari étoit si jaloux de sa femme, qu'il ne souffroit aucune visite de ses voisins, & qu'il avoit souvent dispute avec eux.

Je suis, &c.



LETTRE XI.

SUIVANT mes principes, cher Marquis, les Bêtes ſont ſenſitives, & elles doivent néceſſairement ſouffrir les incommodités du chaud & du froid. Le chaud ſe fera ſentir par le mouvement rapide que la matière ignée qui s'introduit par les pores, & par les voies de la reſpiration, occaſionnera dans la maſſe des humeurs, & par ſon action au-dehors ſur l'habitude du corps. De plus elle raréfiera les humeurs, & il s'en fera une diſſipation très-grande. De-là nous voyons que les animaux ſont fort altérés en été, & que même les quadrupèdes ſont ſujets à la rage, lorſqu'ils manquent d'eau; ce qui n'arrive pas lorſqu'ils en boivent ſuffiſamment, parce que cet élément ſupplée à la perte qui s'eſt faite de l'humeur limphatique, & en tempère la violente efferveſcence.

Le froid n'agira pas moins ſur la machine animale. Il eſt très-difficile de décider qu'elle eſt la cauſe du froid : eſt-ce une ceſſation du mouvement qui arrive dans la liqueur par

la négation de la matière du feu ? seroit-ce un être étranger, qui se formeroit par l'union & la combinaison de quelques principes primitifs ? La première opinion peut avoir ses partisans ; mais je ne crois pas devoir l'admettre.

Supposé qu'elle fût vraie, alors un fluide ne deviendroit solide que par l'absence de la matière ignée ; cependant nous voyons des fluides qui contiennent beaucoup de principe de feu, & dans lesquels on en démontre l'existence, qui néanmoins se congelent avec lui : tel est l'esprit sulphureux. D'autres, au contraire, ne se congelent jamais, pas même dans les froids les plus sensibles, tels sont les acides concentrés. Ces faits prouvent l'inutilité de l'absence de la matière du feu, pour expliquer le phénomène de la gelée.

Je ne serai pas assez téméraire pour annoncer les principes, qui, par leur combinaison, pourroient former ce nouvel être qui seroit la cause du froid & de la congélation des fluides. Je dirai seulement que ce sera un corps solide, extrêmement tenu, & en forme d'aiguille, qui se fera passage à travers les parties de l'eau, qui s'insinuera en assez

grande

grande quantité pour faire paroître cet élément ſous la forme ſolide qui eſt de ſon eſſence, & qui ne paroît fluide que par l'intromiſſion de la matière du feu qui fait couler ſes parties liſſes les unes ſur les autres.

Ainſi il ſera facile de donner la raiſon, pourquoi l'eſprit ſulfureux ſe congèle, & que l'acide concentré ne ſe congèle nullement. C'eſt que le premier n'aura pas une conſiſtence, & une adhérence de parties ſi forte que le dernier. La fluidité de l'un permettra paſſage au corps étranger en queſtion, au lieu que l'acide concentré lui réſiſtera, & en émouſſera les pointes. En un mot, toutes les fois que cet être pourra s'inſinuer dans un fluide, ſes parties ſeront comme des points d'appui, qui lutteront contre l'action de la matière ſubtile, & la rendront inutile.

Son contact immédiat ſur notre corps occaſionnera la ſenſation du froid. C'eſt une propriété eſſentielle qu'il aura, & pourquoi la lui refuſer? Nous avons des ſels qui produiſent un effet bien marqué de fraîcheur, lorſque l'on en met ſur la langue. Exemple. Le ſel de nître.

Je n'entreprendrai pas une diſcuſſion en

forme, pour justifier mon idée sur la cause du froid. Je m'écarterois de mon sujet, & des bornes que je me suis prescrites. Je dois seulement prouver que les Bêtes ressentent des disgrâces de la part du froid : il les attriste, il les force de déloger, & donne la mort à plusieurs familles. Les preuves sont parlantes. Le silence de la fauvette pendant l'hiver, nous fait juger combien elle souffre des incommodités du froid. La caille, les hirondelles, &c. ont soin d'en prévenir les rigueurs, & de se retirer dans des climats tempérés. Les insectes enfin en sont tous les ans les victimes, ainsi que plusieurs oiseaux, & même les quadrupèdes, lorsque la saison est très-rigoureuse.

Vous serez convaincu, cher Marquis, en vous rappellant le plaisir que nous donna la Comtesse de.... lorsqu'elle nous conduisit dans une salle, où elle élevoit des familles de chiens & de chats.

Vous sçavez que c'étoit en hiver, qu'il faisoit extrêmement froid, & que tous les chiens & les chats étoient couchés sur des canapés autour d'un bon feu que l'on avoit grand soin d'entretenir.

J'exposerai dans la ſuivante les principes de mon analyſe. Adieu, portez-vous bien.

Je ſuis, &c.



LETTRE XII.

VOUS ne pouvez raiſonnablement, cher Marquis, refuſer aux Bêtes l'intellect & le jugement; toutes leurs actions ſe déclarent en leur faveur, & pour leur bien phyſique, elles poſsèdent ces facultés à un degré ſenſible.

Chaque eſpèce parmi les animaux ſçait ſe procurer, & choiſir la nourriture qui lui eſt convenable, diſtingue celle qui lui ſeroit préjudiciable, & dans un cas de maladie, cherche les ſimples, ou d'autres moyens qui lui ſont ſalutaires. Bien plus, cette faculté eſt ſi étendue dans des familles entières, qu'elle les raſſemble enſemble, leur fait prévoir l'avenir, & prévenir la diſette des vivres par des proviſions qu'elles font pour ſubvenir à leurs beſoins.

Telle eſt la fourmi qui charie dans l'automne les grains de bled. Telle eſt l'abeille qui va picorer au printems, & exprimer le ſuc des fleurs. Quelle lumière! quelle ſageſſe dans l'une & l'autre eſpèce! ſervons-nous de

l'exemple des abeilles. Elles se rassemblent en corps, & forment une République : les unes vont en campagne chercher des matériaux pour construire des cellules ; les autres mettent les matériaux en œuvre, ébauchent le fond, & les cloisons des cellules ; celles-ci polissent, tranchent, ôtent le superflu de la cire, & conduisent l'ouvrage à sa perfection : celles-là apportent des vivres aux ouvriers, & la plus grande partie concourt à la fourniture des magasins. Fut il État mieux policé pour soulager des sujets dans un tems de disette !

Vous sçavez avec quel art & quel génie le castor construit sa maison. Il y pratique différens étages, & dans une crue d'eau, il se sauve dans un cinquième qui lui devient un asyle assuré, & qu'il doit à son industrie, & à sa prévoyance.

Le raisonnement dans les Bêtes est bien marqué. Soit l'exemple de deux loups qui vont à la chasse : l'un se cache dans la forêt prochaine, & l'autre vient se jetter sur le troupeau. Qu'est-ce qu'il arrive ? le berger fidèle crie, met les chiens après l'ennemi. Le loup fuit, les chiens le poursuivent. Celui-

là les amuse, les harcèle; ceux-ci s'échauffent, & s'acharnent : pendant ce tems, l'associé sort de sa faction, & s'élance sur le troupeau : il a déjà enlevé un mouton, & fuit bien loin dans la forêt.

Réfléchissons, & voyons, si ces deux compagnons n'ont pas raisonné, & tiré une juste conséquence de leurs prémices.

Ces braconiers voyant que la vigilance du Berger & la méchanceté des chiens leur nuisoient beaucoup, & leur avoient fait lâcher prise plusieurs fois, raisonnent ensemble sur les difficultés qui se trouvent, & les dangers qu'ils courent, lorsqu'ils vont à la chasse.

Nous voyons, disent-ils, que lorsque nous courons sur la proie, nous avons à nos trousses; le Berger & ses chiens, ceux-ci qui sont assez dangereux nous poursuivent assez loin, le Berger aussi quelquefois. Eh bien, il faut que l'un de nous deux se présente, & que l'autre reste caché : il se fera la même manœuvre; le Berger & les chiens courront après celui-là; & pendant ce tems, l'autre sortira, & fera son coup.

Si vous aviez, cher Marquis, à surpren-

dre une ville d'aſſaut, raiſonneriez-vous plus ſenſément, & chercheriez-vous des moyens plus juſtes & mieux compaſſés ! Vous feriez feinte de donner d'un côté pour détourner l'ennemi, & de l'autre vous auriez des ſoldats poſtés qui eſcaladeroient les murs & s'empareroient de la ville.

Voici un autre fait qui n'eſt pas moins ſurprenant, & qui s'eſt paſſé en ma préſence.

Je m'étois levé de grand matin, & je paſſois le long d'un pré, lorſque je fus arrêté par un ſouffle vif & fréquent qui parut venir d'un animal fort irrité. Je m'approchai, & je vis pardeſſus la haie le combat d'un loup & d'un taureau. Je ne voulus point faire de bruit; le taureau étoit vigoureux, & en état de ſe défendre de ſon ennemi. Le loup tournoit ſans ceſſe, & vouloit prendre en queüe le taureau. Celui-ci qui connoiſſoit le danger, tournoit également, & préſentoit toujours deux cornes menaçantes. Si le loup ſe repoſoit, le taureau en faiſoit de même, & ſe tenoit en garde. L'un commençoit-il à manœuvrer? l'autre ne s'endormoit pas, & ſe mettoit en défenſe. Enfin le loup fatigué, & déſeſpérant de venir à ſon honneur de ſon

entreprise, s'avisa du stratagême suivant: il abandonne le taureau, & va se plonger dans une fosse qui étoit dans le même pré. Je demeurai fort surpris de l'action de cet animal, & je croyois qu'il agissoit ainsi, ou pour se délasser, ou pour se rafraîchir. Après s'être bien tourné & retourné, & s'être tout couvert de boue, il retourna au taureau d'un pas tranquille & lent, & fut se placer devant lui. L'animal à cornes fixe le loup avec attention; celui-ci s'agite, & se secoue avec violence: il éclabousse le taureau, l'aveugle, profite de ce moment, lui saute aux parties les plus sensibles, le jette à bas, & l'étrangle soudain. Ainsi finit le combat, & la vie du taureau.

Le loup dans cet exemple ne vous semble-t-il pas être un bon Logicien? Voici comme il argumente. La force ouverte est inutile; mon adversaire me vaut pour le moins, & est plus dangereux que moi. La ruse est donc la seule voie qu'il me faut employer. Le taureau me suit des yeux, & ne me perd pas de vüe: or si je puis l'aveugler, je réussirai facilement. Un liquide épais est propre pour cet effet; allons en faire provision, & tâ-

chons de le maſquer tellement, qu'il ne voie rien, & qu'il me ſoit facile de l'abattre & de l'étrangler.

Jamais homme lâche prit-il mieux ſes meſures, & ſe ſervit-il d'un tour plus avantageux pour percer ſon ennemi?

Je vous laiſſe juger à préſent, ſi les Bêtes ont de l'intelligence, & ſi mon analyſe ſe trouve exacte dans toutes ſes parties.

Les compoſés ont été prouvés, les mixtes démontrés, & les principes réaliſés.

Il me reſte à concilier mon opinion avec la juſtice de Dieu, & la Religion.

Ce ſera pour la prochaine poſte.

Je ſuis, &c.



LETTRE XIII.

Pourquoi, cher Marquis, refuseriez-vous de condescendre à mes idées, & d'accorder enfin aux Bêtes une ame que leurs actions semblent exiger ? Le point essentiel, direz-vous, est la Religion, & la justice de Dieu. Eh bien, levons ce scrupule : faisons quelques réflexions sur l'Être éternel, infini, & tout-puissant.

Dieu est maître de créer, ou de ne pas créer ; s'il le fait, c'est un effet de sa bonté : rien ne manque à sa gloire, il se suffit à lui-même.

Si Dieu se détermine à créer un nouvel être, il peut le créer plus ou moins parfait ; il peut aussi l'assujettir à telles lois qu'il jugera à propos. Il ne doit rien à la créature, & c'est toujours pour elle un bonheur d'éxister. Je ne crois pas que vous puissiez aller contre ces principes qui sont conformes à la plus saine doctrine. Ne les perdez pas de vüe ; faites-moi éviter les répétitions, réfléchissez, & vous conviendrez avec moi, que Dieu

peut, ſans bleſſer ſa juſtice, créer une ame ſpirituelle & intelligente, dont les connoiſſances ſeront uniquement bornées au bien & au mal phyſique.

Cependant vous aurez des difficultés à m'objecter, & vous me direz, eſt-il de la juſtice divine de créer des ames pour être malheureuſes, en les rendant eſclaves du caprice des hommes? Qu'eſt-ce qu'a fait à l'Être ſuprême ce jeune perdreau, qu'un Chaſſeur infatigable pourſuit avec avidité, & qu'il maſſacre impitoyablement! à peine eſt-il né qu'il faudra qu'il périſſe. De plus c'eſt une ame bien innocente, & qui n'eſt pas encore ſortie de deſſous les ailes de ſa mère: que deviendra donc ſon ame? Sans doute, pourſuivrez-vous, que vous conſtruirez un Paradis nouveau, ou bien que vous m'entretiendrez de quelques champs éliſées, pour placer cette foule innombrable de petites ames qui meurent auſſi innocemment que le perdreau en queſtion? Vous admettrez peut être la métempſycoſe des anciens? Ce ſentiment pourroit, direz-vous, me ridiculiſer.

Pour répondre à cette objection, partez de mes principes, & rien n'impliquera contre

la justice divine. Dieu ne doit rien aux créatures ; il peut les assujettir à telles lois qu'il voudra. Or Dieu créant les animaux, les a soumis à l'homme : il a voulu même qu'une grande partie servît à sa nourriture. De-là votre Chasseur ne sera pas plus inhumain en faisant la guerre aux perdreaux, que ceux-ci seront malheureux en succombant sous les coups de fusil, & la justice du très-haut n'en sera point endommagée. Comme Dieu peut créer des Êtres plus ou moins parfaits, il peut en créer de plus ou moins heureux.

Des trois partis que vous me proposez pour placer l'ame des Bêtes après leur mort, la métempsycose m'auroit assez flatté ; j'aurois établi la création de toutes les ames des Bêtes depuis le commencement du monde, & je les aurois fait circuler de corps en corps jusqu'à sa fin où je les aurois anéanties.

Puisque je me rendrois ridicule, & que ce sentiment paroît vous déplaire, je suivrai une voie plus courte, & à l'instant de la ruine de la machine, je les ferai descendre dans le néant d'où elles étoient sorties, & d'où Dieu les tire quand il se forme une nouvelle organisation animale.

Il ne faut pas une plus grande puiſſance de la part de Dieu pour anéantir ce qu'il a fait, que pour le tirer du néant. Le décret d'anéantiſſement de l'ame des Bêtes ſera poſé de toute éternité.

Telle ſera la condition de notre jeune perdreau, & de cette multitude innombrable de petites ames que vous appellez innocentes : il n'étoit rien avant ſon exiſtence, il ſera de même après ſa mort.

N'allez pas vous gendarmer, & ne dites pas, c'étoit bien la peine de naître. Souvenez-vous que Dieu ne doit rien à la créature, & que c'eſt toujours pour elle un bonheur d'éxiſter. Au ſurplus le ſort de ces ames ne ſera pas ſi malheureux, & n'eſt point déplacé. Pour les faire ſurvivre au corps, il faudroit pouvoir leur aſſigner une place après la mort : je ne vois qu'un lieu de récompenſe, & un lieu de punition ; un milieu ſeroit idéal, ſeroit une pure chimère. Or ni l'un ni l'autre de ces lieux ne peut convenir à l'ame des Bêtes. Ils ſont le partage du mérite & du démérite, celles-ci n'ont point les facultés de mériter & de démériter : je le prouve.

Pour mériter & démériter, il faut nécessairement avoir la connoissance du bien & du mal moral, du vice & de la vertu, être libre dans le choix de l'un & de l'autre. Ces facultés se trouvent dans l'homme, c'est une supériorité qu'il a sur les animaux, mais elles ne sont point de la compétence de ces derniers.

Souvenez-vous que Dieu peut créer un Être plus ou moins parfait, & l'assujettir à telles lois qu'il voudra. Ne vous écartez pas de ces principes, & vous concevrez que Dieu a pu créer les Bêtes sans leur accorder la connoissance du bien & du mal moral, du vice & de la vertu, & par conséquent sans pouvoir mériter & démériter. C'est un état plus parfait, il est vrai; mais Dieu ne doit rien à la créature; aussi la fin qu'il se sera proposée sera-t-elle très-différente. Enfin les Bêtes n'ont que la connoissance du bien & du mal physique; c'est-à-dire, de tout ce qui peut être nuisible, ou avantageux à l'individu. Cette connoissance s'étend sur tous les moyens qu'il faut choisir pour y parvenir, & c'est la preuve de l'intelligence & de la spiritualité de l'ame des Bêtes. Tout est physique

chez elles, les actions qui paroissent le mieux établir certaines vertus morales, ne font qu'en imposer, j'en ferai connoître le faux.

Cette explication ne laisse rien à desirer, la Religion n'est point intéressée, & l'anéantissement est très-raisonnable.

Je suis, &c.



LETTRE XIV.

Vous voudrez, cher Marquis, que les Bêtes méritent & déméritent; vous vous expliquerez ainsi. Un chien qui toute sa vie aura été fidèle à son maître, qui par ses aboiemens redoublés aura donné l'épouvante à un voleur nocturne qui méditoit d'entrer dans la maison, & qui se proposoit de faire main basse sur les pistoles qu'il y trouveroit: un chien qui veille sur le souper qu'on a laissé à sa garde & à sa discrétion, qui châtie un chat friant qui venoit pour le dévorer: quoi, ce chien ne mérite pas? il mérite certainement: le but de son mérite, & celui de ses semblables, sera d'obéir, d'être utile, & de se rendre serviable à l'homme. S'il le fait, c'est bien; s'il s'écarte de ses devoirs, ce sera mal. Voici la loi pour les animaux domestiques. Quant aux autres, continuerez-vous, qui vous a dit qu'il n'y en avoit pas? & même une particulière pour chaque espèce? nous ne la connoissons pas à la vérité; mais Dieu n'est pas obligé de nous la révéler. Ainsi

Ainſi je ne vous approuve point d'anéantir les Bêtes ; elles méritent & déméritent ; il faut néceſſairement admettre un lieu de récompenſe & un lieu de punition où elles iront après la mort.

Cette difficulté eſt apparente : pour la réſoudre nous n'avons beſoin que de l'expoſition ſuivante.

Vous ſçavez que dans la création de l'homme, Dieu s'étoit propoſé de le rendre heureux, & d'en faire, ſi j'oſe ainſi parler, un autre lui-même ſur la terre.

Le Créateur fit venir tous les animaux en la préſence d'Adam, & voulant lui faire ſentir quelle différence il mettoit entre eux & l'homme, & quelle faveur il accordoit à celui-ci, il lui dit : Tu en ſeras le maître, tu en ſeras le Roi, *dominaberis.*

Tout étoit ſoumis pour-lors au premier homme ; la terre ouvroit ſon ſein pour lui fournir les alimens qu'il pouvoit déſirer ; les Bêtes les plus féroces ne le fuyoient point, & lui obéiſſoient. Adam par ſa déſobéiſſance s'eſt rendu criminel ? tout a changé de face, la terre eſt devenue ingrate & ſtérile, les Bêtes féroces & indociles, l'homme leur a

paru un ennemi dangereux, & elles ont cru qu'il étoit de leur ſûreté de le fuir & de l'éviter. Simple effet, mais bien marqué des ſignes terribles de réprobation & d'indignation, que le Créateur avoit gravé ſur le front de la créature.

Héritiers infortunés, mais cependant héritiers avec juſtice des peines attachées à la déſobéiſſance, ainſi que du péché de notre premier père, nous en éprouvons aujourd'hui les incommodités & les diſgrâces. L'utilité que nous devions eſpérer nous procurer de certains animaux dans nos travaux journaliers, nous a fait chercher les moyens de nous attacher les plus néceſſaires. Nous les avons flattés, careſſés, & nourris de nos propres alimens. Cette voie devoit réuſſir, & effacer inſenſiblement l'impreſſion que notre vüe faiſoit ſur l'organe des animaux. Le bien être ſe trouvoit intéreſſé ; les faveurs que ces Bêtes éprouvoient de notre part, concouroient au bonheur & à la conſervation de leur individu, & c'étoit un puiſſant motif pour nous les rendre plus traitables.

De-là nulle loi pour les Bêtes ; les faveurs qu'elles éprouvent des hommes, font qu'elles

ſe rendent ſerviables & utiles : pour-lors ce n'eſt pas un devoir, l'avantage du bien être les fait agir ſeulement.

De-là cette diſtinction que l'on fait des animaux domeſtiques, & ſauvages. Les uns ont été, & même ſont tous les jours comblés de nouveaux bienfaits de la part des hommes : ils ont ceſſé de le fuir ; ſa vüe ne fait plus une impreſſion ſi redoutable ſur leurs ſens. Les autres au contraire qui n'ont point vécu avec lui, & qui n'éprouvent nulle faveur de ſa part, ſont portés à éviter ſa préſence, par l'impreſſion dangereuſe qu'elle continue de faire ſur leurs organes.

Vous plaiſanterez, & vous me direz : Je conçois que le ſort du chien de la Marquiſe de D.... eſt préférable à celui d'habiter la campagne & les forêts ; on a attention de prévenir tous ſes beſoins, biſcuits, blancs de poulet, lit bien mollet, rien ne lui eſt épargné : mais croyez-vous que le baudet de Martin Meunier, qui porte la cuiſſon du matin au ſoir, ſoit bien content de ſon ſort, & qu'il n'aimeroit pas mieux ſa liberté ?

Non, cher Marquis, l'exercice qu'il prend le jour, lui ouvre tellement l'appétit, qu'il

dévore le soir avec satisfaction & un esprit tranquille, le fourage qu'on lui donne, fût-ce même des chardons: d'ailleurs le picotin qui lui revient de tems à autre, l'encourage, & lui fait supporter patiemment ses travaux.

J'ajoute de plus, que les Bêtes en général ne s'attachent fortement, qu'aux personnes de qui elles reçoivent la nourriture, & le plus de faveurs.

Observez que le péché d'Adam ne lui a point ôté tout pouvoir sur les animaux; il a sur eux droit de mort & de vie, & il peut s'en nourrir à sa volonté. Il a fait seulement qu'ils sont devenus sauvages & indociles, les uns même plus que les autres. Dieu l'a permis, pour que l'homme n'eût rien sans peine, & qu'il expiât dès ici bas l'énormité de son crime.

Ne perdez pas de vüe cette exposition; elle est utile pour vous rendre raison sur les faits qui paroissent établir dans les animaux quelques vertus morales, comme la *reconnoissance*. Ce sera le sujet de la lettre suivante.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Vous allez être ſurpris, cher Marquis, lorſque je vous dirai que les Bêtes ne ſont ſuſceptibles d'aucune reconnoiſſance, & que le ſeul intérêt eſt le mobile des actions qui paroiſſent établir en elles cette vertu morale. Quittez toute prévention, & vous verrez que le fait eſt véritable.

Voici un exemple frappant.

Un chien ſuit ſon maître qui eſt inſulté d'un paſſant. Les deux champions en viennent aux mains. L'animal ſe jette ſur le paſſant; il le mord; il le déchire; & ne l'abandonne point, que ſon maître ſorti vainqueur du combat, ne lui faſſe lâcher priſe.

Ne ſembleroit-il pas que le chien donne à ſon maître des preuves évidentes d'une reconnoiſſance parfaite? il eſt pénétré, direz-vous, des faveurs qu'il reçoit tous les jours de ſon maître; il trouve lieu de lui témoigner ſa gratitude; il le fait, & par ſon acharnement après l'ennemi, il paroîtroit être fâché de ne pas profiter de cette occaſion.



Ce raiſonnement eſt ſpécieux ; l'animal n'agit point ici par reconnoiſſance ; il ne ſçait pas même qu'il rend ſervice à ſon maître.

Le chien s'eſt attaché au maître en queſtion par les bienfaits qu'il en a reçus, & qu'il en reçoit journellement. Il ne doit donc pas ſe comporter vis-à-vis tout autre homme, comme il ſe comportera vis-à-vis ſon maître. En effet le chien le plus doux, qui paroîtra même s'attacher le plus volontiers, ſera indifférent à la première vüe d'un étranger ; heureux ſi cet autre ne lui ſaute pas aux jambes, & s'il ne fait que fuir & qu'aboyer. Tant il eſt vrai, que la faute d'un ſeul, nous a rendus ou bien odieux, ou bien redoutables à l'engeance animale. Obſervez, que le maître aura dès le bas âge du chien, & ce vis-à-vis tout étranger, nourri, fortifié l'impreſſion fâcheuſe que l'homme fait ſur ſes organes.

Ainſi l'aſſaillant dans l'exemple que j'apporte, eſt étranger au chien qui ne peut déjà le ſouffrir d'inclination. La colère qui ſe manifeſte dans l'action des deux combattans, réveille celle du chien qui s'anime, s'enhardit, & ſe jette ſur l'étranger qu'il hait natu-

rellement, & qu'il regarde comme ſon ennemi juré.

Ce n'eſt donc point un motif de reconnoiſſance qui porte le chien à défendre ſon maître; ſa haine qu'il cherche à aſſouvir, eſt l'unique agent de ſon action.

Le chien eſt l'animal qui paroît être le plus ſuſceptible de gratitude. Voici deux exemples aſſez ſenſibles.

Un homme meurt dans un bois; le chien fidèle reſte auprès de lui; il ne boit ni ne mange, & le chagrin le fait mourir.

Un homme s'eſt noyé, le chien ſe jette à l'eau, & ſe noie lui-même pour vouloir tirer ſon maître du précipice.

Il n'y a nulle reconnoiſſance dans l'action de ces deux chiens; je n'y vois tout au plus qu'une amitié intéreſſée.

L'un & l'autre eſt fort attaché à ſon maître par la nourriture qu'il en reçoit journellement; il n'en attend que de lui, & ne ſe met pas même en devoir d'en chercher ailleurs.

Dans le premier exemple, le chien reſte auprès du mort: il eſpère que ſon maître lui donnera à manger. L'heure ne vient pas; le

chien s'assoupit ; le long intervalle de tems l'affoiblit ; les organes épuisés d'esprits animaux ne peuvent plus faire leur fonction, & l'animal périt.

Dans le second exemple, le chien sera affamé, ou sera ennuyé de ne pas voir celui avec lequel il vit ordinairement. Il sçait qu'il est dans l'eau, il ne craint point cet élément. L'amour du bien physique le fait plonger ; il veut soulever son maître ; il s'embarrasse lui-même, ou succombe sous le poids, & se noie.

Vous ne pouvez entrevoir de la reconnoissance dans ces deux actions. Elles indiquent seulement une amitié intéressée : l'un & l'autre chien cherche son bien-être, & puis c'est tout.

N'allez pas m'objecter que le physique devroit leur faire prévoir le danger, & leur faire éviter la mort.

Il peut à la vérité les avertir du danger ; mais ne le pas présenter si grand qu'il est.

Le chien noyé n'envisage donc son entreprise que du bon côté, & le premier se laisse mourir dans l'attente & l'espérance de recevoir la nourriture de la main de son maître.

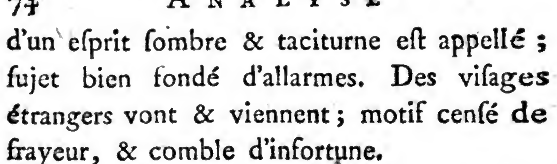
Je ne veux laisser rien à désirer, & je choisis les exemples qui semblent établir le plus évidemment de la reconnoissance dans les Bêtes. Voici un fait que j'ai vu citer cent & cent fois.

Un homme tombe malade; son chien est triste: l'homme meurt, est porté en terre, & mis dans le tombeau de ses ancêtres. L'animal suit le convoi, se fixe sur le lieu où son maître est enterré, refuse le manger qu'on lui présente, & se laisse mourir.

La reconnoissance dans les animaux paroît être décidée dans cette occasion: peut-on être plus sensible à la perte d'un bienfaiteur? Après cet exemple puis-je leur refuser des vertus morales?

Oui, je suis inflexible; je ne vois que physique dans cette action, & elle peut compatir avec mes principes.

Pour l'expliquer, représentons-nous la scène. Le maître tombe malade, & se met au lit. Le chien est privé de sa vüe; il n'en éprouve plus de faveurs; le physique pâtit: cause légitime de chagrin. Une Garde à teint pâle & plombé fait observer un profond silence: suffisante raison d'effroi. Un Médecin



d'un eſprit ſombre & taciturne eſt appellé ; ſujet bien fondé d'allarmes. Des viſages étrangers vont & viennent ; motif cenſé de frayeur, & comble d'infortune.

Au milieu de tant de cataſtrophes, notre chien ne ſçait où donner de la tête ; il eſt troublé, il oublie le manger, le bien-être ſouffre : ſi dans des intervalles éloignés il prend une légère nourriture, la digeſtion en ſera imparfaite, ne pourra lui tourner à bien, & la machine ſera dérangée.

La maladie du maître continue ? celle du chien augmente. Enfin l'homme meurt, & eſt mis en terre.

L'animal a été témoin des lugubres cérémonies que l'on obſerve dans de telles circonſtances. Il a vu renfermer ſon maître dans la bierre : il la ſuit. Il eſt conduit par un reſte d'eſpérance de trouver dans ſon bienfaiteur de quoi ſe ſoulager. Il ſe fixe ſur le tombeau ? il y ſçait ſon maître. Des voiſins par commiſération lui apportent à manger ? il les craint, il redoute leurs préſens : ou pour mieux dire, il n'eſt plus tems, le mal eſt ſans remède, les organes ſont viciés, tout eſt ſpectre chez l'animal, les morceaux

de pain & de viande lui paroiffent des ennemis. S'il lui refte affez de force, il deviendra furieux, & écumant de rage: fi le long efpace de tems qu'il aura fouffert, a prefque épuifé fes efprits, fes refforts ne joueront que fort peu, l'animal périra infenfiblement, & en paix.

Cette explication me femble naturelle, & la reconnoiffance ne peut avoir lieu dans l'action du chien.

Tout le monde connoît l'hiftoire d'Androcle; elle mettra fin à cette queftion, fervira à nous convaincre & à nous perfuader, que les Bêtes n'agiffent point par des motifs de reconnoiffance, mais pour leur intérêt particulier.

Cet efclave fugitif entre dans une caverne où habitoit un lion, qui pour-lors fouffroit beaucoup d'une épine qu'il avoit dans le pied. L'animal fe plaint, & indique à l'étranger la caufe de fon mal, en lui préfentant le pied. Androcle tire l'épine, & le guérit.

Or ce fuyard qui ne fçavoit où fe cacher, refte dans la grotte du lion qu'il regarde comme un afyle affuré.

Le lion le permet volontiers; le fervice

qu'il vient d'éprouver lui attache cet inconnu.

L'animal pressé de faim va chercher des provisions : l'homme en profite; nécessité lui fait trouver bons des mets qui lui répugneroient dans un autre tems.

L'un & l'autre sont pris & conduits à Rome. Dans les spectacles, le lion que l'on a affamé, est lâché contre Androcle pour le dévorer. L'animal ne le fait pas ; cela n'est pas étonnant : le bien-être lui a fait connoître cet homme, ainsi que le tems qu'ils ont vécu ensemble. Bien plus, il le caresse, il le baise ; le service qu'il en a reçu, lui en fait espérer un autre, & par ces marques d'amitié qu'il semble lui témoigner, il le prie de soulager sa faim.

Sur ces entrefaites, je veux que l'on déchaîne un autre lion contre Androcle ; que ce dernier soit étranglé par le premier, & que quelques autres encore éprouvent le même sort.

Dans ce dénoüement rien de plus naturel : l'haleine & les mugissemens des lions furieux qui ne connoissent point Androcle, & qui accourent pour se jetter sur lui, avertissent

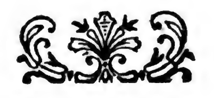
notre lion civilisé : celui-ci croit que c'est à lui à qui l'on en veut; l'amour du bien-être le met en défense ; & comme par sa constitution il est le plus fort, & peut-être le plus méchant, il étrangle ses adversaires, & en est le vainqueur.

Vous ne voyez, cher Marquis, dans cette action que des traits de physique. Avouez donc avec moi, que les Bêtes ne sont nullement susceptibles de gratitude.

Si vous réfléchissez sur mes principes qui sont dispersés, & appliqués dans différens endroits de mes lettres, il n'est point de difficulté que vous ne puissiez lever.

Adieu ; la suivante exposera la discipline des animaux.

Je suis, &c.





LETTRE XVI.

Il me reſte, cher Marquis, à parler de la méthode dont on ſe ſervira pour apprivoiſer toute ſorte d'animaux, & les dreſſer à tel exercice que l'on voudra. Suivant mes principes ils voient, ils entendent, ils raiſonnent. En faut-il davantage pour dompter l'animal le plus féroce ? Il en coutera des peines, il y aura du danger; mais le tems le corrigera, les coups le rendront docile, les faveurs qu'il éprouvera de tems à autre, lui feront impreſſion ; & comme il eſt jaloux de ſon bien-être, il quittera ſa férocité pour ſe conformer aux volontés du maître.

Exemple. Je veux apprivoiſer un ours; je le prends plus ou moins âgé. Cet animal ſera ſauvage, & furieux à la vüe de l'homme qu'il regarde comme un ennemi mortel. Celui-ci l'enchaînera, le châtiera, & le laiſſera long-tems jeûner. Tous ces aſſauts mortifieront le phyſique de l'animal.

Le maître dans des intervalles éloignés préſente à boire & à manger à l'ours. L'a-

nimal pourra dans les commencemens les dédaigner ; mais la faim qui le preſſera, & ſon bien-être qu'il conſultera, ces deux cauſes enſemble l'engageront à recevoir la nourriture qu'on lui préſente.

S'il continue de ſe rebeller, le maître reviendra à la charge, le fatiguera, & le laſſera ſous les coups. Au contraire, s'il eſt plus doux, & moins rebelle, le maître le careſſera, lui donnera des mets qu'il ſçaura être le plus ſes favoris.

Pour-lors l'animal réfléchiſſant ſur les idées qu'il avoit conçües de l'homme, & combinant les circonſtances où il ſe trouve, lorſqu'il fait éclater ſa haine & ſa colère, avec celles où il ſe montre paiſible & traitable ; il dira : Je ſuis moi-même l'auteur de mon mal.

Cet homme me fait du bien, lorſque je veux le ſouffrir, & obéir à ſes ordres ; au contraire il m'afflige, ſi je fais le rebelle & le méchant. Il faut donc que je change de conduite, & que je me faſſe à ſa compagnie.

Cet exemple ſuffira pour l'intelligence de l'éducation des bêtes les plus féroces. Je paſſe au mécaniſme du chant.

Le chant conſiſte à ménager l'air contenu

dans les vessicules pulmonaires, & à le pousser au-dehors avec certaines modifications & certaines inflexions. Ceci dépend du jeu de certains muscles; les muscles agissent par le secours des esprits animaux: ceux-ci obéissent à la volonté, & c'est elle qui les conduit. La volonté elle-même a certaines règles qu'elle observe, & certaines notes sur lesquelles elle se modèle.

Je veux apprendre à un merle à siffler, à un perroquet à parler, & à un serin à chanter. Tous les soirs j'ai soin de leur répéter exactement les mêmes paroles, & les mêmes airs, & cela à différentes heures de la nuit. Je choisis ce tems pour deux raisons principales. Premièrement, parce que ces animaux sont moins volages & moins dissipés. En second lieu, c'est que je mortifie le physique en interrompant le sommeil.

Les premières leçons sont assez infructueuses; ces pauvres oiseaux ne sçavent trop ce qu'on leur demande, & se passeroient fort bien du Musicien, & de sa musique.

Pour mieux réussir, je leur présente un miroir dans lequel ils voient leur semblable. Ce portrait les fixe; ils s'imaginent que c'est lui

lui qui chante, qui parle ainſi, qui vient pour les narguer, & leur donner à une heure indüe une preuve de ſon ſçavoir. Pour-lors ils ſe réveillent, ils ſe piquent d'émulation; & pour punir l'amour-propre de celui qui les interrompt, & qu'ils regardent comme un orgueilleux, ils étudient ſes tons & ſes cadences : après avoir en eux-mêmes repaſſé pluſieurs fois leur leçon, on les entend un bon matin ſiffler, parler, & chanter.

Obſervez 1°.

Pour élever & apprivoiſer des animaux, il eſt bon de les choiſir jeunes : la Nature eſt plus ſouple & plus obéiſſante. On fait prendre tel pli que l'on veut à un jeune arbriſſeau.

Obſervez 2°.

Parmi les animaux il y en a de plus ſauvages, & de plus dangereux les uns que les autres. Il y en a qui ſaiſiſſent plus aiſément certaines actions auxquelles on veut les accoutumer; & cela non-ſeulement dans le général, mais encore dans le particulier, & parmi ceux de même eſpèce.

Rép. Il faut attribuer ces différens phénomènes à la différence de l'organiſation

de la machine. Toutes ces difficultés s'évanouiront, ſi vous conſultez ma lettre de l'union de l'ame avec le corps.

Obſervez 3°.

Certains animaux ne fuient point à la vüe de l'homme, & même viennent le careſſer, quoiqu'ils ne l'aient jamais vu.

R. Les animaux qui depuis très-long-tems vivent avec les hommes, ſont accoutumés à leur vüe, & ne les fuient plus. On peut dire que les animaux domeſtiques ſont dans ce cas. S'il s'en trouve quelques-uns plus flatteurs que les autres, bien des motifs peuvent les y engager. La faim, la phyſionomie douce & affable de l'homme, enfin la diſpoſition des organes.

Je crois, cher Marquis, avoir rempli le but que je m'étois propoſé. Je ſerois trop heureux ſi ce coup d'eſſai de ma philoſophie pouvoit vous plaire, & mériter votre ſuffrage. Vous m'en direz votre avis à Paris; je dois m'y rendre au premier jour.

Je ſuis en attendant le plaiſir de vous voir, & de vous embraſſer,

Votre Serviteur.

FIN.

